

# ATTENTION : ÉCRIVAIN !

Habituellement, c'est-à-dire trente-neuf fois sur quarante, ceux qui tentent l'incoercible aventure, la complaisante performance qui consiste à écrire un livre sur la littérature, se croient à la noce et s'en mettent jusque-là. Ils contemplent, fascinés, l'effarante danse de mort mélodieuse à laquelle se livre cette étrange toupie en folie qui grince sur la table, ils disent « comme c'est beau », « comme ils étaient grands », « quel style », « eux au moins... », etc. Ils essuient leurs mains moites, se disent - et la plupart du temps ils l'écrivent - que cette toupie, cette vieille toupie des littératures du monde est tout de même bizarre, mais qu'enfin... Bref, ils tournent lentement autour d'elle, à contre-sens, regardant plutôt les chromos qui sont au mur et puis ils y vont de leur traité du style ou de leur explication de texte ou de leur analyse, comme si de rien n'était, persuadés qu'au fond cette toupie est un jeu d'enfants, ni plus ni moins anormal qu'un autre jeu d'enfants. Et le tour est joué. *Reste la toupie.*

L'une des choses les plus évidentes dans le formidable livre que vient de publier Philippe Muray aux éditions Christian Bourgois, sous le titre *L'opium des lettres\** (après *Chant pluriel*, chez Gallimard, et surtout *Jubila*, au Seuil, l'un des romans les plus importants de la décennie) c'est qu'il ait cru devoir nous avertir dès les premières pages du livre qu'il était écrivain : « Je veux dire précisément romancier ». Tant il est vrai qu'on soupçonna toujours les écrivains de ne pas savoir ce qu'ils font et qu'on considère toujours les rares occasions où ils s'en expliquent comme un manque de pudeur caractérisé ou plus simplement pour une provocation (autre forme du « jeu d'enfants »). Muray sait de quoi il parle : la toupie, la vieille toupie, il fait partie de ceux qui sont *dedans*, qui sifflent et qui grincent à la barbe des événements du monde, il sait quel mal il y a à le faire et quel mal ça fait et que ceux qui peuvent se permettre d'en parler du dehors sont à la fois de grands chanceux et, je le

répète, trente-neuf fois sur quarante, des imbéciles somnolents qui n'écriront jamais qu'à hauteur de linoléum.

L'entreprise est vaste : rameuter le vieux débat de l'Un et du Multiple, l'art et la littérature souvent voulus comme recherche systématique de l'Unique contre le Pluriel (l'État, le politique, le social), série d'affichage en somme des singularités. Quand ça n'est pas le contraire qui s'établit : l'écrivain forcé de s'exprimer comme émanation du Nombre, c'est-à-dire l'État, etc. On connaît. Vaste oscillation donc entre les deux pôles qui se sont toujours renvoyés l'écrivain comme une balle perdue d'avance, au gré des besoins de l'histoire, des compromissions ou des silences tactiques. Vieux débat oui, puisqu'il remonte au moins aux philosophes de Mégare, qui créèrent entre autres la géométrie que l'on sait tandis que leur ville fondait Byzance, ce qui n'est pas rien, et que, sous forme de crimes divers commis en commun ou non, d'apothéoses ou de suicides, ce débat s'est perpétué jusqu'à nos jours, avec notamment Soljénitsyne en dernier relais. Mais aussi débat fui, liquidé par les contre-révolutionnaires de la pensée et les commissaires aux libertés qui pullulent comme les lapins en Australie et qui s'agitent plus particulièrement dès que le débat semble basculer du côté de l'Un (ça, ils en ont horreur) ou de l'Autre, c'est-à-dire du Multiple ou du Pluriel (ça aussi, ils détestent). Et là où vraiment ils entrent en transe, c'est quand ils ont l'impression qu'un écrivain se met à vouloir lever le lièvre qui est entre les deux, eh oui, le vieux lièvre de la très vieille toupie littéraire. Les lapins, autrement dit, n'aiment pas qu'on lève un lièvre, ça leur donne l'impression de ne pas compter.

La démonstration - que ce débat est bien le seul, sur quoi toute la littérature en Occident se fonde - Muray s'ingénie à la dérouler, à lui faire montrer son ventre, avec tous les coups de projecteur qu'il faut, tout au long de cette terrible affaire, en chapitres foisonnants qui traitent aussi bien de Rabelais, de Céline, Joyce, Mallarmé, que des Gnosés, du Tintoret, de l'Apocalypse Johannique, tous ballottés entre le point d'origine qui se voudrait Unien (le

mot est de Lacan, bien sûr) alors qu'on nous a dit que la tragédie était née avec le chœur antique (Nietzsche) donc avec la multitude et que l'avenir se situerait plutôt du côté du Nombre (entre le recensement planétaire et la concentration des camps), les foules murmurantes appelées à être un jour prochain réduites à des unités de masse, sans jeu de mots, à des séries sourdes ré-unifiées. Avec, entre deux, toutes les formes possibles de combinaison : Céline hurlant contre les hordes, Rabelais et son trop-plein, etc. Et, comme le dit Philippe Sollers dans sa préface, tout cela « contre vents, marées, déportations, guerres, inséminations, charniers... » Mais laissons donc la parole à Muray : « Dans l'écrit dont je parle, on touche à une folie superlative pour les hommes : écouter le nombre, écrire en multiple, c'est tout de suite se prendre pour ils en disant je à toutes les places. Ils l'ont dit les écrivains véritables, ils l'ont toujours dit que leur corps n'était pas leur corps, que leur vie avait fermenté sur un autre fumier, qu'il fallait en passer par une résurrection pour se refaire à neuf sans lien avec les pierres, l'eau, les ciels et les routes et les souffrances de leurs semblables, ils ont dit qu'ils étaient uniques pour proclamer qu'ils n'étaient pas *Un*, qu'ils étaient des coryphées manquant du manque qui ruisselle entre les éléments du monde, ils ont dit qu'ils n'étaient pas nés de la fusion réussie mais de la fraction ratée et qu'ils allaient vers la mort qui ne leur rendrait pas l'*Un*, ils ont dit que le réel puant était le mauvais multiple sur terre et que leur royaume n'était pas de ce monde mais que ce monde n'était sûrement pas un royaume. »

Pessimistes, les écrivains véritables ? Croyez-vous ? Penchez-vous donc un peu sur la toupie qui n'en finit jamais de siffler et de grincer. Regardez-la rayer la table de l'univers, écoutez-la : ce qu'elle a à vous dire, il se pourrait que ça concerne tout le monde.

\* Philippe Muray, *L'opium des lettres*, essai, collection TXT, Christian Bourgois éditeur, 1979.

## Notice

Ce texte de Denis Roche « ATTENTION : ÉCRIVAIN ! » a initialement été publié dans la revue DIRTY, n° 4/5, la beauté/le suicide, septembre 1980, pp. 135-136.

Ce numéro double comprenait également un autre texte de Denis Roche : « La mort, voire. », à propos des travaux de François Garnier, pp. 17-18, texte écrit pour le catalogue de l'exposition de F. Garnier - « Défiguration » - (Galerie Rive Gauche, Paris, 1978) et publié auparavant dans Art Press, n° 25, février 1979. Mais aussi : une recension des DST, par Frédéric JM Bergounioux, p. 143, une publicité du Seuil pour ces mêmes DST, p. 147, juchée sur une autre publicité pour « La violence du calme », de Viviane Forrester, également en Fiction & Cie, ainsi que de nombreuses mentions de Denis au travers de notes de lecture de revues où il produisit : Textuerre, TXT, Art Press, Dérive.

